

Aide sur le terrain

Deux frères sur les routes d'Ukraine

Alex et Dimitri Montanini acheminent du matériel humanitaire aux quatre coins du pays en guerre.

Théo Allegrezza

Pour commencer, il faut compter deux jours pour atteindre la frontière polono-ukrainienne. Au poste, les douaniers polonais n'aiment rien tant que de vérifier plusieurs fois les mêmes documents. L'attente peut s'étirer sur une dizaine d'heures. Un jour de route supplémentaire est ensuite nécessaire pour rejoindre Kiev. Khar'kiv, la grande ville de l'Est, se dresse à 500 km. Et il faut en compter bien plus si l'on projette de s'enfoncer dans le sud du pays.

L'immensité du territoire ukrainien, Dimitri et Alex Montanini commencent à l'appivoiser. Par l'intermédiaire de leur association Van for Life, ces deux frères qui ont grandi au Petit-Saconnex acheminent du matériel humanitaire depuis le début de l'invasion russe, il y a bientôt trois ans.

Dernière opération: la livraison, mi-novembre, d'une machine de déminage. Pesant



Alex et Dimitri (avec son inséparable béret bleu) aux côtés de l'un des véhicules de leur association Van for Life, dans la zone industrielle de Vernier. LAURENT GUIRAUD

12 tonnes, elle a été conçue par la Fondation Digger, à Tavannes (VD). Une pièce acquise grâce aux dons de la Chaîne du Bonheur. Une action qui sied à l'esprit de Van for Life. «La machine a été achetée par des citoyens, livrée par des citoyens, pour des citoyens», résume Dimitri Montanini.

L'association avait déjà transporté un premier engin - sur un camion dissimulé à l'intérieur d'une benne - l'an dernier. Les deux machines, capables de «la-

bouler» un hectare par jour, sont opérées par la protection civile ukrainienne. Kiev n'en a qu'une vingtaine à sa disposition, alors que le pays s'est mué en un vaste champ de mines. Près d'un quart du territoire est concerné. On recense un millier de victimes.

«Le pays est miné de façon anarchique. On voit de tout, même des jouets piégés. Les mines ne tuent pas car s'occuper d'un blessé requiert bien plus de ressources», observe Dimitri Montanini, qui était du voyage. Démi-

ner, c'est permettre aux habitants de pouvoir rester sur leurs terres, pointe-t-il, alors que 6,5 millions d'Ukrainiens ont fui leur pays.

Entreprises familiales

On retrouve le quadragénaire à l'inséparable béret bleu quelques jours après son retour dans un garage de la zone industrielle de Vernier. Son frère Alex, fines lunettes rondes et raie sur le côté, est là aussi. Une quinzaine de vans reposent ici, au deuxième étage d'un bâtiment anonyme. Cette

flotte appartient non pas à l'association, mais à l'entreprise Vanride.

Les deux frères ont monté cette compagnie de location de vans aménagés en 2020, constatant que leur première boîte, spécialisée dans la mise à disposition de limousines, battait de l'aile en raison du Covid. C'est sur le fruit de leur travail entrepreneurial que repose l'action humanitaire - et bénévole. Enfants, ils avaient accueilli chez eux des réfugiés kosovars. Leur père, émigré italien, a fini directeur dans une chaîne hôtelière. Leur mère, d'origine slovène, a travaillé comme secrétaire aux Nations Unies.

Dans les premiers jours du conflit, fin février 2022, Alex et Dimitri affrètent six véhicules. Ils recrutent des conducteurs au sein leur entourage. «Les gens nous ont dit, on veut aider, on a du matériel, mais on ne peut pas le transporter. Nous, on pouvait», se souvient Alex. Dans les coffres: des médicaments, des kits de premier secours, de l'alimentaire (riz, pâtes, huiles ou du sarrasin, apprécié en Ukraine), ainsi que des habits chauds.

«On pensait que ce serait un one-shot», remet Alex. C'est tout le contraire. Au retour, le convoi genevois ramène vers la Suisse une vingtaine de réfugiés. Les Montanini hébergeront dans leur ancienne ferme à Versoix plusieurs d'entre eux, dont la femme

et les enfants du coordinateur d'un syndicat agricole ukrainien. Au fil des échanges, ils identifient une lacune dans le travail abattu par les grandes ONG.

«On est complémentaire. Nous visons les coins reculés, notamment dans les zones rurales difficiles d'accès, où les infrastructures sont souvent détruites», détaille Dimitri Montanini. Objectif: «agir directement», en se rendant «jusqu'au bénéficiaire final».

Appel aux dons

Aujourd'hui, l'association dispose de quatre vans et d'un camion en Ukraine. Elle ne pourrait fonctionner sans ses bénévoles, mais elle emploie sur place deux personnes en fixe. Elle compte également des relais en Norvège et en Pologne. Son budget, «optimisé et intégralement utilisé sur le terrain», est financé par des dons privés et des fondations.

Van for Life a été reconnue d'utilité publique par l'État de Genève. «Ce qui veut dire que les dons sont déductibles. Sans ça, on est mort», note Dimitri Montanini, tout en s'inquiétant que «l'enthousiasme de 2022 se soit tari».

Malgré tout, les gilets rouges de l'association se rendent depuis un an dans d'autres hot spots migratoires: à la frontière biélorusse, à Calais, sur les côtes grecques et même au col du Montgenèvre, à la frontière franco-italienne.

